

## ... Aboul Gnoul ! ....

**En ces temps-là, la chair à canon carburait à la gnôle  
... avant d'être traitée de «Bougnoule»**

par René Naba

A l'assaut des tranchées adverses, ployant sous un déluge d'obus, suffoquant sous l'effet des gaz mortels sur les champs de bataille brumeux et venteux du Nord-Est de la France, sous la glaciation hivernale des nuits noires de novembre, à des milliers de kilomètres de leur tropique natal, les grandes rasades d'alcool galvanisaient leurs ardeurs combattives à défaut d'exalter leur patriotisme.

En ces temps là, «la chair à canon» carburait à la gnôle. Par un subterfuge dont la raison détient seule le secret, qui n'en révèle pas moins les présupposés d'un peuple, les ressorts psychologiques d'une nation et la complexion mentale de ses dirigeants, la revendication ultime préluant au sacrifice suprême -«Aboul Gnoul», apporte l'alcool- finira par constituer, par un dévoiement de la pensée, la marque d'une stigmatisation absolue de ceux qui auront massivement contribué, à deux reprises, au péril de leur vie, à vaincre, paradoxalement, les oppresseurs de leurs propres oppresseurs.

«Bougnoule» tire son origine de l'expression argotique de cette supplique ante-mortem. Elle finira par confondre dans la même infamie tous les métèques de l'Empire, piétaille de la République, promu au rang de défenseurs occasionnels de la Patrie, défenseurs essentiels d'une patrie qui s'est toujours voulue distincte dans le concert des nations, qui se distinguera souvent d'une façon lumineuse <sup>1</sup>, d'une façon hideuse parfois, traînant tel un boulet, Vichy, l'Algérie, la collaboration, la délation, la déportation et la torture, les pages honteuses de son histoire, peinant des décennies durant à expurger son passé, et, pour avoir tardé à purger son passif, en paiera le prix en termes de magistère moral.

Curieux rapport que celui qui lie la France à sa mémoire, étrange rapport que celui qui lie ce pays à lui-même, à la fois «Patrie des lumières et des Droits de l'Homme» et patrie du «Code Noir» de l'esclavage, le code de l'abomination, de la traite de l'Ebène et du mépris de l'Indigène. Etrangement curieux le rapport qui lie ce pays à ses alliés de la période coloniale, les peuples colonisés d'Outre-mer.

Par deux fois en un même siècle, phénomène rarissime dans l'histoire, ces soldats de l'avant, les avant-gardes de la mort et de la victoire, goumiers Algériens, spahis Marocains, tirailleurs Tunisiens, Sénégalais et Soudano-nigériens, auront été embrigadés dans des conflits qui leur étaient, étymologiquement, totalement étrangers, avant d'être rejetés, dans une sorte de catharsis, dans les ténèbres de l'infériorité, renvoyés à leur condition subalterne, sérieusement réprimés aussitôt leur devoir accompli, comme ce fut le cas d'une manière répétitive pour ne pas être un hasard, à Sétif (Algérie), en 1945, cruellement le jour de la victoire alliée de la seconde Guerre Mondiale, au camp de Thiaroye (Sénégal) en 1946, et, à Madagascar, en 1947, sans doute à titre de rétribution pour leur concours à l'effort de guerre français.

Substituer une sujétion à une autre, se faire décimer, au choix, sur les champs de bataille ou sur le terrain de la répression au retour au pays, avant d'être mobilisé à nouveau pour la relance de l'économie de la

---

<sup>1</sup> Valmy: Première victoire militaire de la République remportée par les généraux Dumouriez et Kellerman, en 1792, dans cette localité de la Marne, elle inspira à Goethe, qui a en été le témoin, cette exclamation: «D'aujourd'hui et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde».

Métropole, que de conséquences traumatiques ils pâtiront de cette «querelle de blancs». Il n'était pas question à l'époque de «seuil de tolérance» mais de sang à verser à profusion.

Beaucoup acquitteront leur tribut du sang en faisant l'apprentissage de l'ébriété, sans connaître l'ivresse de la victoire. Beaucoup survivront à l'enfer de Verdun ou de Monte-Cassino avant de sombrer dans le désarroi de l'incompréhension au sein de la cohorte des alcooliques anonymes. Beaucoup en perdront la raison devant une telle aberration de comportement. Beaucoup, plus tard, bien plus tard, basculeront dans une révolte libératoire qui sonnera le glas de l'empire français.

Recru d'épreuves au terme d'une vie brève mais houleuse, Lapaye Natou, vaillant combattant de l'armée de l'Union Française, miné par les ravages de l'alcool de palme, s'effondrera un crépuscule de l'été 1961. Gisant au pied du baobab de sa ville natale de Kaolack, dans la région du Sine Salloum, au Sénégal, un des centres mondiaux de l'arachide, qui fit la fortune de la famille Lesieur et des comptoirs coloniaux des négociants bordelais Maurel-Prom, Devès et Chaumet, Charles Peyrissac et Fabre-Freyssinnet, Lapaye Natou, -l'auteur en a été le témoin-, apostrophera dans un ultime sursaut de fierté son auditoire en ces termes: «C'est moi Lapaye Natou, l'homme de l'homme, coeur de lion, peau de panthère, l'homme qui en fait son dawar, en a Mer, en a Méditerranée, en à l'Est Baden-Baden. Celui qui me connaît ça va, celui qui ne me connaît pas tant pis».

En termes policés, c'est à dire en termes moins rudimentaires mais certainement moins expressifs, cela donnerait: «C'est moi Lapaye Natou, un être humain, courageux et résistant, un homme qui a répondu à l'appel du devoir en participant, loin de son pays natal, à tous les combats de la France, de la Méditerranée jusqu'au point de jonction des forces alliées au coeur de l'Europe. Je rends grâce à ceux qui reconnaissent ma valeur et voue aux gémonies ceux qui méconnaissent ma valeur et celle de mes semblables».

Que d'imprécations devant cette malédiction du destin auront ainsi été proférées en un siècle hors de portée de leurs véritables destinataires. Que de ressentiments étouffés dans l'anonymat le plus complet. Que de colères contenues devant tant de désinvolture à l'égard de ce que l'un des leurs, Frantz Fanon, qualifiera de «damnés de la terre»<sup>2</sup>(2). Rares sont les populations qui auront connu pareil parcours chaotique sans jamais cultiver une idéologie victimaire, sans jamais en faire usage ultérieurement dans leur combat pour leur acceptation.

Un agrégé de grammaire de l'Université française, une discipline où les lauréats sont rarissimes, qui présidera par la suite aux plus hautes destinées de son pays, Léopold Sedar Senghor<sup>3</sup>, gratifiera ces victimes muettes de l'Histoire de la dignité de «dogues noirs de la République». Ciselée avec soin par un orfèvre dans l'art sémantique pour affirmer sa douloureuse solidarité avec ses frères de race, cette formule passera à la postérité comme la marque de scarification morale de leurs cerbères et de leurs héritiers naturels. «Les dogues noirs de la République», anti-mémoire de la France, sa face cachée, ainsi que son prolongement conceptuel, la «Négritude», que cet enfant chéri de la Francité forgera par opposition identitaire à ses anciens maîtres, constitueront le levier d'affranchissement du continent noir, son thème mobilisateur vers son indépendance.

Pur produit de la culture française, un des grands motifs internationaux de satisfaction intellectuelle de la

---

<sup>2</sup> Psychiatre et révolutionnaire d'origine martiniquaise, spécialiste du phénomène de la dépersonnalisation liée à la situation coloniale, représentant diplomatique des indépendantistes algériens au sein des instances internationales. Auteur de «Peau noire, Masques blancs», 1952, «Les Damnés de la terre» (1961) et «Pour la Révolution Africaine» (1969).

<sup>3</sup> Léopold Sedar Senghor, décédé à 95 ans le 20 décembre 2001, a été le premier Président de la République du Sénégal (1960-1980). Ni le président néo-gaulliste Jacques Chirac, ni le premier ministre socialiste Lionel Jospin ne se sont rendus à ses obsèques, s'attirant de violentes critiques contre ce «manquement injustifiable». Le journal Le Monde dans un éditorial du 29 décembre 2001 intitulé «l'Afrique reniée» tancera en ces termes les dirigeants français: «Senghor, l'ancien combattant, l'ancien député, l'ancien ministre de la République, Senghor le poète, le chantre du métissage, le porte-drapeau de la Francophonie, semble cruellement renvoyé pour finir à sa seule africanité et l'Afrique à une bien modeste place dans l'esprit des dirigeants français dont les beaux discours passés sonnent aujourd'hui un peu faux». Co-fondateur avec le poète martiniquais Aimé Césaire du concept de Négritude dont il exaltait la grandeur, il est aussi l'auteur de «l'anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française» (préface de Jean Paul Sartre), (1948), de Chants d'ombre (1945), d'Hosties Noires (1948) et d'Ethiopiennes (1956).

France, théoricien du métissage culturel et de la civilisation universelle, membre de l'Académie Française, condisciple du président français Georges Pompidou au Lycée Louis-le-Grand à Paris, ministre de la République Française et un des grands animateurs de l'Internationale Socialiste, Senghor sera, inexplicablement, le grand oublié de l'énarchie française à ses obsèques à Dakar, le 20 décembre 2001, à 95 ans, qu'elle réduira à sa seule africanité, illustration symptomatique de la singularité française.

Continent sinistré par excellence, détenteur d'un double record mondial, -celui du continent qui a fourni le plus fort contingent de déportés de l'histoire de l'humanité avec la traite des esclaves (près de 15 millions de personnes), et celui du continent qui aura fait l'objet de la plus forte dépossession du fait de la colonisation européenne, près de 85 pour cent du territoire africain, record d'appropriation unique en son genre, l'Afrique aura le triste honneur de revendiquer un troisième record mondial, celui d'avoir été, au XX<sup>ème</sup> siècle le continent le plus étranger aux conflits mondiaux mais néanmoins le plus sollicité en effectifs sur le théâtre des opérations extérieures.

Cruelle ironie de l'histoire qui fait que le continent noir n'aura connu la paix que lors des deux guerres mondiales du XX<sup>ème</sup> siècle (1914-1918 et 1939-1945), qui auront ravagé l'Europe, avant de basculer à son tour, à l'ère des indépendances, dans le dernier tiers du XX<sup>ème</sup> siècle, dans des conflits ethniques consécutifs à des découpages coloniaux, de traités inégaux et de dirigeants caricaturaux.

Dans les ouvrages de référence de la société savante de l'élite française, le calvaire de leur dépersonnalisation et leur combat pour la restauration de leur identité et de leur dignité se résumeront à cette définition laconique: «Le bougnoul, nom masculin apparu en 1890, signifie noir en langue Wolof (dialecte du Sénégal). Donné familièrement par des blancs du Sénégal aux noirs autochtones, ce nom deviendra au XX<sup>ème</sup> siècle une appellation injurieuse donnée par les Européens d'Afrique du Nord aux Nord-Africains. Synonyme de bicot et de raton».

Avare de précision, la définition, sibylline, paraît quelque peu succincte. Masque-t-elle gêne, ignorance, indifférence ou volonté d'atténuation? L'expression était-elle vraiment familière? Serait-elle le fruit d'un paternalisme blanc de bon aloi envers de braves noirs «bons sauvages»? Qui sont donc ces Européens qui proféraient de telles appellations injurieuses? Des Suédois insultant des Phéniciens, les ancêtres des Carthaginois? De quelle planète étaient-ils les habitants? En quelle ère de notre Histoire? Qui sont donc ces Nord-Africains à l'identité mal définie qui faisaient -qui font- l'objet d'une telle interpellation?

Le dictionnaire<sup>4</sup> qui donnait la définition du Bougnoule date pourtant de 1979, une époque récente de l'histoire contemporaine. Il se gardait bien d'identifier les Maghrébins, 30 ans après l'indépendance de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie, une nouvelle fois englobés dans le même sac de leur ancienne dénomination coloniale.

Treize ans plus tard, en 1996, ce même dictionnaire, cédant sans doute à l'esprit du temps sous l'effet des revendications des mouvements associatifs et des succès remportés par les jeunes générations issues de l'immigration, en donnera une définition laconique en un style télégraphique qui masquait mal les connexions: «familier, péjoratif, injure raciste/ 2 maghrébins, arabes» sans qu'il soit précisé s'il s'agissait d'injures racistes proférées à l'encontre des Arabes et des Maghrébins ou des injures échangées entre eux par des Arabes et des Maghrébins.

Un glissement sémantique du terme bougnoule s'opérera au fil du temps pour englober, bien au delà de l'Afrique du Nord, l'ensemble de la France, tous les «mélanodermes», les «arabo-berbères et négro-africains» chers à Senghor, pour finir par s'ancrer dans le tréfonds de la conscience comme la marque indélébile d'un

---

<sup>4</sup> Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française Le Petit Robert Tome 1/ Société du nouveau Littre. 1979. page 205

dédain absolu, alors que parallèlement, par extension du terme raton qui lui est synonyme, le langage courant désignait par «ratonnade» une technique de répression policière sanctionnant le délit de faciès.

Loin de relever de la casuistique, l'analyse du contenu participe d'une clarification sémantique et psychologique, d'un exercice de pistage des «non-dits» de la conscience nationale à travers un voyage dans les méandres de l'imaginaire français.

Le sujet demeure largement tabou en France et le problème soigneusement occulté des manuels scolaires et débats publics. Tel un spasme, il surgit par soubresaut par suite de malencontreuses réminiscences.

Craint-elle tant, la France, au point de l'exorciser, l'idée «qu'un sang impur ait abreuvé ses sillons»? Croit-elle vraiment à la réalité d'un «sang impur» si pourtant abondamment sollicité sur les champs de bataille de Champagne-Ardenne, de Bir Hakeim, de Toubrouk, de Coufra et d'ailleurs?

Loin de participer d'une hypermnésie culpabilisante, le débat ne s'en impose pas moins tant sur la contribution des «peuples basanés» à la libération du sol français, que sur leur apport au rayonnement de leur pays d'accueil. Non pas tant par appétence polémique mais pour une oeuvre de restauration de la mémoire française par la reconstitution du maillon manquant, cet assemblage des «fils visibles et invisibles qui relient les individus à leur environnement, le réel à l'Histoire»<sup>5</sup>, une mesure de prophylaxie sociale sur les malfaisances coloniales dont l'occultation pourrait éclairer les dérives répétitives de la France, telles que -simple hypothèse d'école?- la correspondance entre l'amnésie sur les «crimes de bureau» de 1940-44 et l'impunité régaliennne de la classe politico-administrative sur les scandales financiers de la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, ou la corrélation entre la déroute de l'élite bureaucratique de 1940 et la déconfiture de l'énarchie contemporaine.

Réalité honteuse longtemps niée et même déniée par une sorte de péché d'orgueil, la permanence d'une posture du mépris et de l'irresponsabilité et d'une idéologie protofasciste inhérente à un pan de la culture française, finiront par s'imposer dans toute leur cruauté à l'occasion des élections présidentielles de 2002 en plaçant les Français devant l'infamant dilemme de choisir entre deux vétérans politiques de l'époque de la guerre froide mutuellement confortés dans une campagne sécuritaire.

«Une des plus grandes bévues démocratiques de l'histoire contemporaine de la France»<sup>6</sup>, selon l'expression de l'écrivain indo-britannique Salman Rushdie, la première consultation populaire à l'échelon national du XXI<sup>ème</sup> siècle révélera aux Français et au Monde médusés, le délitement moral d'un pays volontiers sentencieux et le discrédit de son élite non moins volontairement obséquieusement arrogante, incapable d'assumer au terme d'un pouvoir monopolisé tout au long de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, au niveau économique, la mutation postindustrielle de la société française, au niveau sociologique, sa mutation postcoloniale, au niveau de son opinion nationale, sa mutation psychologique, signe de l'échec patent de la politique d'intégration de sa composante afro-musulmane.

«Si une France de 45 millions d'habitants s'ouvrait largement, sur la base de l'égalité des droits, pour admettre 25 millions de citoyens musulmans, même en grande proportion illettrés, elle n'entreprendrait pas une démarche plus audacieuse que celle à quoi l'Amérique dut de ne pas rester une petite province du monde anglo-saxon», prophétisait, déjà, en 1955, Claude Lévi-Strauss en un saisissant résumé de la problématique post-coloniale dans laquelle se débat la société française depuis un demi-siècle<sup>7</sup>.

L'Histoire est incomplète sans le témoignage des perdants. La rationalité cartésienne, transcendance symbiotique

---

<sup>5</sup> Lise Sourbier-Pinter, chargée de mission à l'état-major de l'armée de terre française. Interview au journal Libération samedi 14-Dimanche 25 juillet 2001 «Le 14 juillet symbole d'intégration des différences».

<sup>6</sup> «En France, des illusions dangereuses», par Salman Rushdie, auteur des «Versets Sataniques» cf. journal Libération 30 Avril 2002, pages «Rebonds».

<sup>7</sup> 10-Claude Lévi-Strauss «tristes Tropiques». L'ouvrage de l'ethnologue français est paru en 1955, cf. «Etats d'âme» par Bertrand Poirot-Delpech, journal Le Monde 30 avril 2002.

de l'intelligence athénienne et de l'ordre romain, quintessence de l'esprit critique, aura ainsi engendré des monstruosités dans ses moments d'assoupissement. Nul pays n'est à l'abri de telles dérives devant les grands bouleversements de l'histoire et l'ingratitude passe pour être une loi cardinale des peuples pour leur survie. Mais l'exception française si hautement revendiquée d'une nation qui se réclame de la grandeur est toutefois antinomique d'une culture de l'impunité et de l'amnésie, une culture érigée en un dogme de gouvernement et, à ce titre, incompatible avec la déontologie du commandement et les impératifs de l'exemplarité.

Extrait de : *"Du bougnoule au sauvageon, voyage dans l'imaginaire français"*.  
René Naba. Editions l'Harmattan 2002